

de gauche, saluons, au milieu des sucreries d'une sculpture égarée loin du Monumental tutélaire, la Ligne Nouvelle, aux plis de contre-forts, dans... vous savez bien qui ! Il se dresse, seul de force à lutter avec les vastes courbes de la Galerie : c'est ainsi qu'il devait apparaître après la nuit, ivre de café et de ce plan, « la Comédie humaine », — dans l'aube !...

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je m'étais trop empressé de me rejouir et de crier bravo, il y a quelque temps, quand je vous annonçai la fondation définitive du Conservatoire flamand d'Anvers, avec, à sa tête, Peter Benoit, le grand musicien national qui en est le promoteur et, en quelque sorte, le vivant programme. Trente ans il a combattu pour obtenir que son école de musique flamande fût promue au rang d'un Conservatoire, et à présent qu'il semblait obtenir gain de cause, on menace de le frustrer indignement de la situation qui lui revient comme directeur dudit Conservatoire.

En effet, le gouvernement qui nommait Benoit à ces hautes fonctions rendait cette nomination illusoire et même dérisoire, en infligeant en même temps au maître un règlement administratif et une tutelle de profanes, incompatibles avec sa dignité d'artiste. On lui imposait le contrôle et la suprématie d'un Conseil d'administration composé de marchands de pruneaux et corinthes, de trafiquants en lards d'Amérique, et d'autres mercantis.

Peter Benoit avait demandé, pour son Conservatoire d'Anvers, le même règlement que celui du Conservatoire de Bruxelles, c'est-à-dire à être traité sur le même pied que M. Gevaert. Rien de plus légitime.

A ce propos, on rappelait dernièrement que lorsque M. Gevaert fut appelé de Paris pour recueillir la succession de Fétis, les « bureaux » se flattèrent aussi de lui imposer un conseil de surveillance et un règlement tracassiers. Gevaert mit le marché à la main du ministre, autrement dit, il lui donna à choisir entre lui et ces contrôleurs.

Le ministre d'alors, M. Kervyn, eut le bon esprit de ne pas hésiter entre ces quelconques et l'éminent artiste que nous avons encore le bonheur de voir à la tête du Conservatoire de Bruxelles, pour le plus grand bien et la prospérité de cette institution.

Il paraît que le ministre d'aujourd'hui, M. de Bruyn, — sans doute instigué par quelque néfaste cuistraillon placé à la tête du bureau des Beaux-Arts — n'apporte pas dans le

conflit actuel le même sens d'équité et d'opportunité. Il a laissé aller les choses si loin, se brouiller tellement les cartes que Benoit a donné sa démission de directeur du Conservatoire récemment fondé, ne voulant à aucun prix d'une situation qui ferait de lui le subalterne de quelques prétentieux ronds de cuir aussi capables d'apprécier la musique et la pédagogie musicale que la Société des gens de lettres de comprendre la beauté du Balzac sculpté par Rodin.

Le grand « obstructionniste », le chef de la cabale et de l'intrigue menées contre Peter Benoit, serait le gouverneur de la province d'Anvers, un armateur enrichi, un propriétaire foncier, noble de fraîche date, qui se fait appeler, long comme le bras, Monsieur le baron Osy de Zegwaart.

Cet Osy qui fait, à en croire ses fermiers du polder anversoïse, un agronome d'une certaine compétence sinon un maître très généreux, s'est mis à la tête de la camarilla des marchands de denrées coloniales ou autres qui briguent la direction du nouveau Conservatoire au préjudice de l'homme éminent acclamé récemment encore par tout le pays artistique, lorsque ce Conservatoire, son œuvre personnelle, fut officiellement fondé.

Monsieur le Baron, très agacé par le mouvement des esprits en faveur de Benoit, aurait même fait savoir à son compère du ministère des Beaux-Arts, qu'il démissionnerait au cas où le musicien obtiendrait gain de cause.

Chose incroyable, le ministre hésite entre cette cinquième roue, cette mouche du coche et le grand artiste pour qui tient le pays tout entier.

Notre gouvernement catholique trouverait cependant quantité de millionnaires ultra-conservateurs convenant parfaitement à ce rôle décoratif et tout de surface d'un gouverneur de province, alors que je ne vois pas quel musicien consentirait à usurper la place de Peter Benoit.

M. Osy de Zegwaart est, paraît-il, dans la vie privée et ses rapports avec ses administrés, un fort galant homme, mais il n'a point illustré, que je sache, son nom par une œuvre ou une action notoire.

Je crois même que si son nom a quelque chance de passer à la postérité, ce sera parce qu'on trouve ce nom dans les *Époques* de Caron de Beaumarchais.

J'ai découvert, en effet, dans les œuvres complètes de l'auteur du *Barbier de Séville* (au tome V, page 320, édition Collin, 1809), une lettre datée de 1792, adressée par Beaumarchais à un marchand de Rotterdam, appelé Osy de Zéquewart (*sic*), dans laquelle il se plaint de la lenteur et des retards que celui-ci apporte à lui livrer les fusils qu'il lui a achetés.

Voici un passage de cette lettre, peu connue, ai-je lieu de croire, des admirateurs de Beaumarchais et, je le gagerais, ignorée des descendants du marchand de fusils, en question :

« Vous êtes payé par moi, monsieur, et vous ne m'aidez point à faire partir les marchandises que j'ai loyalement soldées! voilà bien mes griefs et mes sujets de plainte. Vous êtes trop fin négociant, homme trop éclairé, monsieur, pour ne pas être frappé de la justice de mes reproches. Recevez les salutations d'un homme blessé jusqu'au vif et qui le signe ouvertement. »

A quoi le Rotterdamois, marchand de fusils, répond par une lettre dont Beaumarchais reproduit la fin en constatant que les termes en sont *aussi insignifiants* que si ledit Osy était *grand politique*.

Les démêlés d'un Osy de Zéquewart avec l'auteur du *Barbier*, à propos d'une affaire de fusils, sont donc pour le nom du gouverneur actuel de la province d'Anvers la seule chance d'immortalité.

Pardon, je me trompe. Ce nom d'Osy je le retrouve encore dans les *Odes funambulesques* de Théodore de Banville, en ce quatrain facétieux :

*Les demoiselles chez Osy
menées
Font bien de renoncer aux by-
menées.*

Mais l'Osy que plaisante le poète était, si je ne me trompe, une danseuse de l'Opéra, de mœurs aussi légères que sa danse, et ne figure sans doute point dans l'arbre généalogique du baron hollandais qui gouverne l'une de nos plus belles provinces.

Quoi qu'il en soit, les titres ou les faux titres de ce baron à la mémoire de la postérité sont assez médiocres comparés à l'éclat qui entoure le nom de Benoit, compositeur de tant de partitions populaires en ce pays et applaudies à Londres et en Allemagne (à quand le tour de Paris?) — le nom du fondateur de notre école de musique nationale.

Aussi, le pays flamand élève-t-il la voix. Une démonstration a eu lieu il y a quelques jours à Anvers en l'honneur du musicien illustre que M. Osy se flatte de traiter comme un gratte-papier de sa préfecture. Des protestations et des adresses couvertes de milliers de signatures et émanant de toutes les sociétés et confréries musicales des Flandres, sont envoyées au ministre, pour le prier de mettre fin à ce cri-pant provisoire en supprimant au plus vite le règlement d'achoppement et en maintenant Benoit dans une position qui lui revient à lui seul.

Dans ces conditions, le gouvernement, à moins de défier le sentiment national et l'opinion publique (il est vrai que les récentes élections législatives viennent de consolider le pouvoir de ce gouvernement ignare et le plus outrageusement népotique qui soit!) se résignera forcément, puisqu'il lui en coûte, à se priver des services administratifs de Monsieur le Gouverneur.

Cependant, des journaux affirment que loin de ménager l'artiste en faveur de qui se produit ce mouvement, les Osy lui auraient donné sur les ongles, en d'autres termes, qu'ils l'auraient menacé d'une mesure disciplinaire au cas où ses partisans continueraient à se remuer pour lui. Ce serait vraiment en agir avec trop de cynisme, et en quelque piètre estime artistique que je tiennne le ministre des Beaux-Arts, le gouverneur d'Anvers et leurs séqueles, je crois ces gens trop *politiques*, comme disait Beaumarchais de l'autre Osy, pour se mettre à dos tout le pays flamand, et je dirai même tout le pays des lettrés et des artistes.

GEORGES EEKHOU.

LETTRES ANGLAISES

Stephen Crane : *The Open Boat and other Stories*, 301 pages, in-8°, 6 s. Wm. Heinemann, London. — Richard Le Gallienne : *The Romance of Zion Chapel*, 297 pages, in-8°, 6 s., John Lane, London.

REVUES. — *Cosmopolis*. — *The Dome*. — *Nineteenth Century Review*. — *Fortnightly Review*. — *Macmillan's Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *Blackwood's Magazine*. — *Gentleman's Magazine*. — *New Century Review*. — *Century Magazine*. — *St. Nicholas*. — *Contemporary Review*. — *North American Review*. — *National Review*. — *Saturday Review*. — *Literature*. — *The Outlook*. — *University Magazine*. — *Bookman*. — *Memento*.

Sous ce titre : **The Open Boat and other stories**, M. Stephen Crane a réuni une quinzaine de nouvelles où se rencontrent les mêmes qualités qui firent le succès de *The Red Badge of Courage*. Pourtant quelques-unes de ces histoires semblent bien faibles : d'autres, par contre, atteignent la perfection du conte, et, particulièrement dans les *Midnight Sketches*, M. Stephen Crane a su avec maîtrise choisir et présenter le détail nécessaire pour l'exacte impression du conte. Il possède, certes, ce don spécial de la perception des détails, sa vue saisit des aspects multiples parmi lesquels il sait choisir et éliminer ; de là une légèreté tout extérieure et superficielle, une impossibilité d'aller au delà des apparences, dans la confusion de la vie et des événements ; M. Stephen Crane ne se préoccupe pas des causes, ne cherche pas l'aspect éternel et immuable derrière les illusoires apparences, les circonstances seules l'intéressent mais non les choses. Son